

Visite d'atelier : Denis Laget, le peintre-peintre

Arts et Expositions
Par Elisabeth Vedrenne le 05.11.2019
mis à jour le 22.01.2021



Atelier de Denis Laget ©Dimitri Mounin Mulonax

Apparu dès les années 1980 avec toute une bande de jeunes peintres issus des Beaux-Arts de Saint-Étienne, Denis Laget n'a cessé de porter à l'extrême son amour d'une peinture à la fois perturbante et renouvelée. À découvrir ou redécouvrir cet automne, à Rennes.

L'atelier est grand et semble presque vide, les toiles étant parties sur les cimaises du musée des Beaux-Arts de Rennes. Il reste une profusion de gros tubes éclatés en tous sens, de journaux sales entassés sous des tables à roulettes éclaboussées de coulures, de câbles qui courent comme des serpents et s'entortillent sur le béton gris, maculé comme il se doit. Parmi ces quelques traces d'une activité gestuelle violente, émergent calmement un crâne en ivoire et quelques grands coquillages à la béance rose comme ceux que l'on trouve chez Odilon Redon : l'attirail classique et pittoresque d'un peintre dans son atelier ... Immensément blanc, sans les rideaux qui pourraient atténuer la luminosité venue de toute la longueur d'un mur vitré, l'atelier n'est nullement tourné vers le nord comme c'est de tradition. Car aujourd'hui les lieux de création se lovent dans des bâtiments industriels reconvertis. Denis Laget, né en 1958, très tôt exposé, a connu des ateliers de toutes sortes. Certains exigus, d'autres historiques comme celui de la Villa Médicis, où il vécut en 1989 et 1990. Atelier magique qui s'embrasait au coucher du soleil, enflammant les quelques harengs saurs décharnés qu'il aimait alors représenter. Aujourd'hui il s'est construit un atelier bucolique dans l'Hérault, où il passe l'été. L'hiver, il peint donc à Montreuil, dans ce vaste lieu sans charme, installé dans une ancienne fabrique de traitement de peausseries. Sur un mur restent quelques tableaux de petits formats. Un oiseau surgi d'un fouillis de fleurs, des méduses à l'air perdu, des feuilles de figuier entrelacées... Plus loin, quelques paysages urbains délavés et sombres.

Un charme vénéneux

Comme l'avait écrit à Rome l'écrivain-photographe Hervé Guibert, **Denis Laget** est un « *peintre-peintre* ». Certains précisent : « *un peintre de peintres* ». Voilà qui ne cesse d'être troublant, en ce début du XXI^e siècle, et qui l'expose aux contresens et à l'incompréhension. L'expérience est en effet curieuse. Au premier coup d'œil, on s'inquiète un peu devant ce qui ressemble à quelques poncifs picturaux. Le regard distrait décrypte vaguement des bouquets trop jolis, des vanités mal léchées, des fleurs fanées, des natures mortes mièvres, des paysages sinistres, des oiseaux rigides, un certain méli-mélo de ce que les Français aiment à définir comme de la peinture de mauvais goût. On connaît cependant la difficulté qu'ont les Français avec la peinture aujourd'hui ! En s'approchant, le nez collé sur ces tableautins, c'est presque pire, le salmigondis coloré révèle un empâtement apparemment grossier, des traces de pinceau appuyées et de nombreuses salissures suspectes. Se méfier toujours de l'immédiateté trompeuse ! À y regarder de plus près, et avec plus d'honnêteté, en faisant fi des modes contemporaines qui nous ont un peu trop lessivé la pupille et les neurones, en s'abandonnant sans réticence à cette « *peinture rétinienne* » si décriée, on se sent vite concerné, mobilisé, enjôlé par le charme qui se dégage de cette peinture vénéneuse. Pas de doute, elle attire et interroge. Le plaisir naît-il de son effet perturbateur ? Du remue-ménage créé par ses contradictions ? On embarque presque malgré soi dans un anarchique voyage où l'on croise aussi bien Ker-Xavier Roussel (notons au passage l'attirance de Laget pour les peintres oubliés ou mal aimés) que les traînées tourmentées de Van Gogh, les aplats roses et verts de Gauguin, le brouillard orangé de Bonnard ou, plus près de nous, l'humour de Gasiorowski.

Pourquoi ce trouble, cette beauté confuse qui désorganise les habitudes et la mémoire de notre regard ? Ces citrons, ces têtes de mouton, ces fleurs, ces crânes si différents des *bodegones* léchés des Espagnols ou des *Still Life* flamandes si virtuoses et transparentes ? Les citrons de Laget, qu'il a décliné à l'envi en 1992 dans ses quinze peintures sans titre encadrées en zinc, ne sont ni ceux de Manet ni de Derain, mais ceux d'un peintre d'aujourd'hui qui a digéré et brassé tous les mouvements artistiques antérieurs, les œuvres de tous les artistes qui se sont interrogés sur la manière de donner corps, encore une fois, à cette activité millénaire qu'est la peinture. Même chose pour ses nombreuses autres séries, puisqu'il travaille toujours en série. Tout est souterrain chez le peintre, dont le tableau n'est que la partie immergée. Une abstraction sous-jacente palpite sous ses modèles figuratifs. Cependant, Laget n'est pas plus archéologue qu'historien d'art. Ce n'est pas l'histoire de l'art qui l'intéresse, mais l'histoire plus prosaïque des peintres, de leurs tâtonnements, de leurs obsessions. Pour le peintre contemporain, le « sujet » n'existe plus dès le départ. Laget dépose sur sa toile, presque par inadvertance et naturellement, une première tache, qui finit par faire tache d'huile et engendrer d'autres formes, coulures, lignes. Des fantômes surgissent. « *Je crois à l'épiphanie, à l'image qui apparaît* », dit-il souvent. « *Le rapport au modèle se joue donc pour moi dans une succession de strates de souvenirs, d'images, de lectures et de références et même de documents.* » Et il ajoute : « *Je ne me sers pas de palettes traditionnelles. Ma palette c'est un tableau, sur lequel je mélange mes couleurs et, en fait, cette palette-là va me servir pour le tableau qui suit* ». Sans réalisme, la narration est pourtant là, uniquement dans la sensibilité. On songe à la démarche d'un Eugène Leroy. Dans son travail récent, la composition naît de plus en plus souvent d'un magma de collages, d'un limon d'alluvions entassés dessinant une trame en mosaïque, comme dans ses derniers tableaux sur les feuilles de figuier.

Des motifs hypnotiques

Le corps de la peinture, sa chair, sa constitution, sa texture, semble le séduire de plus en plus. Une peinture fondue, dans laquelle abstraction et figuration fusionnent pour laisser la part belle à la surface, très dense. Pour amalgamer et assembler ce tissu de feuilles de façon presque hypnotique, il a recours à différentes formes en carton découpé, sortes de pochoirs qu'il peint et manie avec rapidité. Laget s'amuse à charger la peinture, la recouvrir, la « colorier », la faire déborder et se répéter comme on multiplie le même motif. Il se coltine ainsi au *pattern*, au « décoratif », qui occupe tôt ou tard tout peintre contemporain. Ainsi que l'écrivait joliment en 1990 Hervé Guibert, qui décidément avait tout compris : « *Denis Laget fond sur le même support l'objet de la peinture et son sujet, en transparence, sa mémoire et sa destruction, sa renaissance, sa survivance, ses applications et ses agitations* ». Le dandy railleur et sarcastique des débuts est devenu un peintre en pleine maturité, toujours ironique et indigné, mais dont la lucidité pessimiste oublie un peu la mélancolie pour revitaliser la sensualité désenchantée d'une peinture bien présente. Et encore perturbante.